

se gardent comme de peste d'être des féministes, c'est-à-dire de froides et méchantes dindes, et que d'ailleurs, tout en devenant non seulement toutes des complaisantes, et presque toutes des ardentes, elles ne cessent pas d'être des charmantes et surtout, avant tout, des aimantes!

MÉMENTO. — Petite rectification. Dans sa dernière chronique de *Police et Criminologie* (1^{er} août 1932), mon excellent ami Ernest Raynaud me prête deux opinions qui ne m'appartiennent pas. Ce n'est pas moi, mais un auteur dont je rendais compte, qui a dit que le music-hall d'aujourd'hui évitait la lubricité. Ce n'est pas moi non plus qui ai traité ce genre de spectacle de sain et réconfortant. Simple souci d'exactitude...

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Poésie : une chanson et un poème de M. C.F. Ramuz. — *Revue bleue* : sur la crise de la librairie et le goût littéraire. — *Etudes* : services à attendre de la Radiesthésie, en hydrographie et en médecine. — *Le Mois* : éternité des radio-concerts, des images lumineuses et, peut-être, des pensées. — Mémento.

Poésie (juillet) met à l'honneur M. C. F. Ramuz, que présente bien une succincte notice de M. Christian Sénéchal. Lui-même a choisi pour l'autographe que la revue a fait reproduire avec son portrait, quelques versets où il a résumé sa poétique :

...On ne fait de la poésie qu'avec l'anti-poétique.

On ne fait de la musique qu'avec l'anti-musical...

L'« art », on sait ce que c'est : c'est du greffé sur du déjà greffé.

Or, comme tous les greffeurs savent, on ne greffe que sur le sauvage.

On ne greffe que sur le sauvageon : c'est comme ça que nous greffons.

On ne saurait mieux exprimer les principes de l'art vivant, de l'éternelle poésie, de celle qui chante, peint, jailit de l'émotion, rappelle une émotion parente au lecteur, assemble les mots selon l'ordre musical et simple qui en intensifie le sens, la couleur et l'harmonie.

Dans une petite « chanson » d'un seul couplet, M. C. F. Ramuz fait tenir toute la vie de l'homme :

Vivre, c'est un peu
comme on danse :
on a plaisir à commencer —
un piston, une clarinette —
on a plaisir à s'arrêter —
et le trombone est essoufflé —
on a le regret d'avoir fini,
la tête tourne et il fait nuit.

Quelle muse fraîche, saine, tendre, a dicté ces deux belles strophes en l'honneur d'un petit coin du monde — un coin qui est presque de tous les pays!

LE PAYS

C'est un petit pays qui se cache parmi
ses bois et ses collines;
il est paisible, il va sa vie
sans se presser sous ses noyers;
il a de beaux vergers et de beaux champs de blé,
des champs de trèfle et de luzerne,
jaunes et roses dans les prés,
par grands carrés mal arrangés;
il monte vers les bois, il s'abandonne aux pentes
vers les vallons étroits où coulent des ruisseaux
et dans la nuit ses plaintes d'eaux
semblent répandre du silence.

Son ciel est dans les yeux de ses femmes,
la voix des fontaines dans leurs voix;
on garde de sa terre aux gros souliers qu'on a
pour s'en aller dans la campagne;
on s'égare aux sentiers qui ne vont nulle part
et d'où le lac paraît, la montagne, les neiges,
et le miroitement des vagues;
et, quand on s'en revient, le village est blotti,
autour de son église,
parmi l'espace d'ombre où hésite et retombe
la cloche inquiète du couvre-feu.

§

M. Auguste Dupouy rend compte dans **Revue bleue** (6 août) du récent Congrès de la Librairie, qui s'est tenu à Rennes. Les congressistes ont constaté un changement dans le commerce des livres. Ils ont entendu leur président, M. Jérôme Tharaud, espérer que ce noble commerce puisse redevenir un choix, après avoir trop servilement suivi les indications d'une réclame scandaleuse. Il y a quelque chose de changé, puisque cet été s'écoule sans qu'on ait revu les annonces d'un nouveau produit imprimé de « la femme de lettres qui vend le plus ». On n'a pas vu davantage « lancer » le chef-d'œuvre d'un mousse de quatorze ans, sous forme d'autobiographie freudienne.

Un temps viendra peut-être — écrit M. Dupouy — où l'on redécouvrira Leconte de Lisle, les Goncourt, Zola, oui, Zola même, comme des oasis de fraîcheur, où l'on reprendra pied sur telle île flottante du symbolisme, partie vers on ne sait où à la dérive. Le sirocco contemporain a soufflé dessus. Hélas! quel bois sacré a-t-on vu surgir à la place? Compte tenu d'une virtuosité souvent éblouissante, d'une singulière aptitude à faire tenir une tranche d'univers dans un jeu de mots, on reste confondu du creux de quelques dizaines de chefs-d'œuvre.

Que faisait cependant la critique? Elle faisait ce qu'elle pouvait, ou presque. C'est devenu, dans certaines officines, une chère habitude de dauber sur elle. Ceux-là mêmes, parmi les grands éditeurs, qui ont le plus travaillé à la réduire à rien, sont les premiers à lui reprocher sa déchéance. Le soin qu'ils apportent généralement à la préparation des services de presse interdit de les prendre au mot. Un sérieux compte rendu n'a jamais été réputé inutile, quoi que prétendent, dans leur superbe, les ajusteurs de « placards ».

§

M. Frédéric de Bélinay traite de « La Radiesthésie » dans **Etudes** (5 août), d'après une conférence de M. l'abbé Mermet. Cette « jeune science » vient de « prendre rang, sous l'insigne patronage de M. Branly, parmi les sciences titrées ». Il s'agit là du rapport des radiations et du « flux nerveux

provoqué par elles dans le corps humain », du phénomène de relations physiques qui crée, par exemple, le sourcier, et a permis à M. Mermet de dresser la carte des cours d'eau souterrains de la Suisse et l'itinéraire des rivières invisibles qui, descendues des Alpes, passent en profondeur sous le lac de Genève, le Rhône, le Jura, et viennent alimenter les sources françaises.

Pratiquement, on pourrait obtenir de grands services de l'application de la Radiesthésie :

Paris manque d'eau. Un projet déjà très étudié consiste à barrer la Loire au-dessus de Roanne afin de régulariser son débit; puis à aspirer son eau du côté de Briare, afin de la diriger sur Paris; le devis s'élève à 2 milliards et les Orléanais protestent. Au cours de sa conférence, M. Mermet annonça qu'un fleuve souterrain venu des Alpes, dont le débit est comparable à celui de la Seine (3 millions de litres par minute) atteint la banlieue de Paris. Il se tient alors à 800 mètres de profondeur. Là, il se divise : les deux tiers (2 millions de litres-minute) tombent dans une faille et disparaissent. Le reste (1 million de litres-minute), qui, faute de place, ne peut entrer dans le gouffre, remonte jusqu'à 500 mètres, mais sous une telle pression que, si on l'atteignait par un forage, l'eau, dans ce puits artésien, s'élèverait jusqu'au niveau du sol. Ce projet est à l'étude, mais il a le grave défaut de ne coûter que 500 millions.

M. Mermet propose à la médecine l'auscultation au pendule, au lieu des méthodes actuelles. La théorie en est ainsi exposée par M. de Bélinay :

Si tous les minéraux rayonnent, il n'est pas surprenant que tous les vivants fassent de même; ils ne s'en privent pas. Le champ dont s'entoure chacun de nous se décompose ainsi :

1° Une radiation personnelle, qui s'attache aux objets à notre usage, subsiste quelque temps sur la trace des pas, ce qui a permis de retrouver parfois des personnes disparues;

2° Une radiation sexuelle, qui discerne les sexes, et nous est commune avec les animaux;

3° Une radiation spéciale à chaque organe sain, mais indépendante de la personne. Dès qu'un organe n'a pas le chiffre qu'il doit, c'est qu'il est malade. Un cerveau sain doit marquer 10; s'il donne 80 ou 100 oscillations, il est temps de consulter un spécialiste.

De plus, certains organismes, parasites du nôtre, ont leurs vibrations particulières : ainsi le cancer, la tuberculose, les colonies microbiennes, etc., se trahissent à leur période d'incubation, avant tout désordre, donc en temps utile pour être combattus.

La consultation n'est ni longue, ni chère, ni douloureuse : son pendule à la main, M. Mermet suit la radiation spéciale de l'individu, en longeant son corps à une distance de 15 à 20 centimètres. Si les mouvements du pendule se transforment à tel niveau du corps, c'est signe qu'il y a là quelque chose d'anormal. Alors, au moyen d'un crayon, d'une règle ou de son index gauche tendu, li arrive à localiser le mal. Il compte les oscillations et vous déclare par exemple : « Votre foie est malade. » Le traitement est affaire des médecins.

Une dernière secousse, et nous avons fini : l'auscultation au pendule réussit aussi bien sur une photographie ; l'image négative ou positive donne les mêmes indications que le corps présent. Il y a un an, j'envoyais à M. Mermet la photographie, prise par moi, d'un ami qu'il n'avait jamais vu ; il répondit : cancer de l'intestin. Or, un grand spécialiste de Lyon affirmait le contraire. Le temps a donné raison au pendule. On peut supposer que les ondes lumineuses qui ont formé l'image s'accompagnaient d'ondes radiesthésiques invisibles qui se sont gravées comme les notes de la voix sur un disque, et que le pendule retrouve.

Ainsi, pour ne rien dire des photographies qu'on échange entre fiancés, s'il vous plaît d'acheter un cheval, faites étudier sa photo au pendule, qui vous préviendra s'il est atteint de quelque vice rédhibitoire.

§

Le Mois (juillet à août) publie « une opinion » de M. le docteur Edward Lupton sur « les ondes immortelles ». Ce sont les ondes radio-électriques. Elles ne meurent pas. On les « présume » éternelles, ainsi que les « ondes éthérées de la lumière ». De là on peut déduire, selon M. Lupton, la perpétuité des concerts radiophoniques et celle « des images de tous les objets sur lesquels la lumière a brillé depuis le commencement des temps ».

Il est facile de reconnaître les points de l'espace où se trouvent maintenant un concert radiophonique émis il y a quelques années ou l'image des premières rencontres de Cléopâtre avec Antoine.

Si nous prenons, par exemple, un concert qui a été radio-diffusé il y a quatre ans, nous le trouverons en ce moment au voisinage de l'étoile fixe la plus proche de nous, Alpha Centauri. Le calcul est simple. Alpha Centauri se trouve à la distance de quatre années-lumière de notre Terre. Une année-lumière est la distance qu'un rayon lumineux parcourt en un an, et les ondes hertziennes se propagent à la même vitesse que la lumière, c'est-à-dire à raison de 300.000 kilomètres par seconde. Donc, en quatre ans, les ondes de notre concert ont parcouru quatre années-lumière de distance. On suppose, naturellement que les ondes de T.S.F. se propagent dans toutes les directions.

En allant plus loin encore, il faudra attendre vingt-cinq mille ans pour que ce concert atteigne les premières nébuleuses de la Voie Lactée.

Il y a vingt-cinq mille ans, les Cro-Magnons habitaient l'Europe avec les tigres et les mammoths. S'il y a des êtres vivants sur les planètes de la Voie Lactée et qu'ils examinent notre système solaire à l'aide de télescopes ultra-puissants, ils ne voient pas le monde tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il était il y a vingt-cinq mille ans. Il est même possible qu'ils se disent à ce propos que les Terriens ne se trouvent pas dans un état de civilisation très avancée.

Est-il bien sûr cependant que nos arrière-petits-enfants pourront entendre les radio-concerts d'aujourd'hui? Bien que les ondes radiodiffusées restent attachées à la terre, elles finissent, on le sait, par être absorbées à partir d'un certain point, et seules celles qui ont réussi à se propager dans l'espace cosmique peuvent persister. Le radio-concert qu'on entend aujourd'hui s'en va demain à travers l'espace. Mais il se peut — et c'est cela qui est important — que ce concert revienne à la Terre : nous savons, en effet, aujourd'hui, que les ondes décrivent un grand cercle et qu'il est possible qu'elles reviennent à leur source.

Le temps nécessaire pour qu'un rayon lumineux ou hertzien revienne à sa source a été calculé : il est de quelques millions d'années. Cela complique le problème pour nos arrière-petits-enfants : un appareil destiné à capter dans l'avenir les ondes des concerts que nous radiodiffusons aujourd'hui sera de peu d'utilité avant quelques millions d'années. Mais, après tout, nous n'en sommes qu'au commencement, et combien peu de chose est un million d'années dans la vie et dans le développement de la Terre!

M. le docteur Lupton, se fondant sur ce qu'une pensée peut

n'être « autre chose qu'une modification dans l'ordre des molécules du cerveau » et sur ce que leur perturbation crée « une tension électro-magnétique dans l'éther », émet pour terminer, cette hypothèse :

Nous pouvons donc croire — et c'est tout à fait admissible — que, en plus des radio-concerts et des images lumineuses du passé, toutes nos pensées, que nous estimons si intimes, sont également immortelles, — propriété générale de toutes les manifestations de l'éther, qui pourra être utilisée dans l'avenir.

MÉMENTO. — *Cahiers du Sud* (juillet) : Préface à « La Tauro-maquia » de Pepe Hillo, par M. Henry de Montherlant. — « Walt Whitman et la Poésie » par M. Pierre d'Exideuil. — « A propos de l'affaire Aragon », par M. Léon-Gabriel Gros.

Revue des Deux Mondes (15 août) : début de « Les Fiançailles », roman de M. J. de Lacretelle. — « Lamartine en Provence », par M. Emile Ripert.

La Guiterne (juillet) : « Polti hors du temps », par M. Victor-Emile Michelet. — « Le poète Ernest Raynaud », par M. Jean Bruni.

Revue hebdomadaire (13 août). — « L'Italia au Pôle Nord », par M. le général Nobile. — M. Louis Baudin : « La France en République Argentine ».

L'Archer (juillet-août) : « Le centenaire de la mort de Goethe en Alsace », par M. J. Dresch. — Poèmes de Mme Marie Régner et de M. Albert Flory. — Les propos de Campagnou. — La suite des notes de guerre du docteur Paul Voivenel : « Avec la 67^e division de réserve ».

Le Correspondant (10 août) : « Richelieu, homme d'Eglise », par Mgr Grente. — « Où en est l'aviation allemande? » par M. le général Niessel. — « Sur la tombe de Charles Le Goffic », par Mme Marie-Paule Salone.

Æsculape (août). — Suite de l'étude de M. le Dr M. Trénet sur « La tête en poire de Louis-Philippe ».

Etudes (5 août) : « René Bazin. In Memoriam », par M. Louis de Mondadon. — « L'âme de Florence », par M. Gaëtan Moufet.

La Revue Universelle (15 août) : M. Henry Bordeaux : « Souvenirs littéraires et impressions de Belgique ». — Suite du « Charles Maurras » de M. René Benjamin.

La Revue de Paris (15 août) : « Wagner et Judith Gautier », par M. Louis Barthou. — « Pradier », par M. Pierre Lièvre.

La Revue de France (15 août) : M. A. Millerand : « Au secours ».

de la Pologne en 1920 ». — « Au large de l'Eden », par M. Roger Vercel.

La Nouvelle Revue (15 août) : « Maurice de Féraudy et Albert Brasseur », par M. Albert Dubeux. — « Au pays de Louise La Vallière », par M. Jean Weelen.

Les Primaires. (août) : « Invocation à Jaurès », par M. Gilbert Sore. — « Fusées vertes », par M. Ch.-André Maillet.

Le Bon Plaisir (août) : « Peut-on refaire des Elites sociales? » demande M. A. de Laise. — « Monostiches », de M. Emm. Lochac.

Cahiers Léon Bloy (juillet-août) : « Essai de reconstitution d'une pensée exégétique de Léon Bloy ou L'Hérétique Léon Bloy », par M. le Dr Sansnom. — « Hercule Joly », par M. J. Bollery.

L'Alsace Française (7-14 août) : « Papiers de famille de J.-G. Weiss », recueillis par M. Camille Schlumberger.

Notre Temps (7-14 août) : « Economie dirigée 1932 », par MM. Gaston Bergery, B. de Jouvenel, Sammy Beracha, A. Fourgeaud, Claude Bussard, Dimitri Navachime, R. Coudenhove-Kalergi, Paul Marion.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Gyp et les mémoires de Talleyrand (*Journal des Débats* des 26 et 28 août). — Deux lettres de Gabriele d'Annunzio (*L'Œuvre* du 23 août, *Figaro* du 25 août). — Un nouvel ouvrage de l'Académie française (*Excelsior*, 30 août).

A propos d'un livre récent de M. Michel Missoffe, M. André Mévil publie dans le **Journal des Débats** une lettre de la comtesse de Martel (Gyp) sur un mystère qui n'est pas encore éclairci, touchant les *Mémoires* de Talleyrand publiés en 1891-1892 par le duc de Broglie. Il y a quelques années, M. Aulard affirmait que le duc de Broglie avait été joué par M. de Bacourt, chargé par Talleyrand de la publication de ces mémoires :

Gyp était la nièce de Bacourt, qui, en fin de carrière, fut ambassadeur en Sardaigne et avait été le collaborateur et le confident de Talleyrand. A Nancy, dans l'hôtel de la place Carrière, où résidait son oncle, elle avait recopié pour celui-ci, qui lui donnait dix sous par lettre, la petite écriture griffue des fameux mémoires et surtout les pièces annexes : lettres de Metternich, de Fouché, de Molé, de M. Thiers et de tant d'autres. M. Michel